CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l’Opéra, le 17 octobre 2026. « Opus 40 » par J.C. MAILLOT et « Funkier than a Mosquito » par Ioannis MANDAFOUNIS (et le Ballet de l’Opéra de Nice Côte d’Azur)

Il y a quelque chose de réjouissant à voir une compagnie se chercher ainsi, sans filet apparent. Avec ce double programme Maillot / Mandafounis qui ouvre la saison 26/27 du Ballet de l’Opéra Nice Côte d’Azur, son directeur Pontus Lidberg trace une ligne, tend un fil entre un héritage et une création, entre une écriture de la mémoire et une écriture de l’instant. Le résultat, porté par des interprètes visiblement impliqués dans les deux volets, dessine une soirée qui interroge la manière dont le ballet classique peut encore respirer au contact d’autres horizons.

Première entrée de **Jean-Christophe Maillot** au répertoire du Ballet de l’Opéra Nice Côte d’Azur, ***Opus 40*** arrive avec son parfum de pièce intime, presque confidentielle, créée en 2000 pour les quarante ans du chorégraphe (lors du Printemps des Arts de Monte-Carlo). Le titre ne cache aucune énigme : il renvoie à cet âge charnière, et la pièce tout entière est une ode à la jouvence, aux sensations de l’enfance et aux premiers

émois amoureux. Mais ce qui frappe d'emblée, c'est la sobriété du dispositif : pas de décor, seulement la musique expérimentale de **Meredith Monk** et des costumes colorés qui rappellent des tenues d'écolières, comme si la scène se vidait pour laisser toute la place au corps et à la mémoire du corps.

La chorégraphie de Maillot déploie un vocabulaire d'une musicalité extrême, suivant les nuances contrastées de la partition de Monk. Les duos s'y forment et se défont avec une douceur qui n'exclut pas une certaine étrangeté : un jeu doux-amer entre les couples, des interruptions soudaines alors qu'un duo danse encore, donnant le sentiment d'une pièce coupée dans la matière du temps qui s'échappe. Il y a dans *Opus 40* une sophistication discrète, une manière de faire affleurer l'émotion sans jamais la souligner. Les ensembles, pleins de fraîcheur, laissent voir un corps de ballet à l'écoute les uns des autres, et certains passages — notamment le pas de quatre — révèlent un travail de portés d'une grande délicatesse.

Sur la scène niçoise, la pièce gagne sans doute une forme de fragilité supplémentaire : les danseurs de la compagnie, venus d'horizons divers, s'emparent de cette écriture avec une énergie juvénile qui fait écho au propos même de l'œuvre. On pourra toujours regretter une certaine sagesse, un manque de cette fougue désordonnée qui caractérise justement l'adolescence. Mais c'est peut-être aussi ce qui fait le prix de cette reprise : *Opus 40* n'est pas un manifeste, c'est un souvenir, et le souvenir a ses zones de flou, ses retenues, ses élans inaboutis.



Avec ***Funkier than a Mosquito***, création mondiale pour la compagnie niçoise, **Ioannis Mandafounis** opère un déplacement radical. Le chorégraphe gréco-suisse – directeur artistique de la *Dresden Frankfurt Dance Company* (on avait notamment adoré sa pièce « *Lisa* », lors de la dernière Biennale de danse de Lyon), héritier assumé de la tradition de William Forsythe -, ne propose pas un simple contrepoint stylistique : il introduit sur le plateau une autre conception du temps chorégraphique. Là où Maillot écrit une partition que les interprètes doivent habiter, Mandafounis travaille à partir d'outils d'improvisation, invitant les danseurs à composer leurs propres phrases avant de les agencer avec lui.

Le titre, qui fait écho à la chanson de Nina Simone *Funkier Than a Mosquito's Tweeter*, annonce un décalage, une irrévérence, une manière de prendre le ballet au mot tout en le faisant dérailler. Et de fait, la pièce fait se rencontrer

technique classique, écriture contemporaine et improvisation, sur des chansons de **Nina Simone**. Le geste le plus révélateur est peut-être cet « *effet miroir* » : une variation classique reprise par un autre danseur dans un vocabulaire contemporain, comme si le ballet se regardait dans le miroir déformant de sa propre histoire.

La méthode de Mandafounis – ce qu'il appelle la *live choreography*, une chorégraphie créée sur le vif, en scène, à partir de protocoles génératifs – produit des situations imprévisibles : des entrées et sorties choisies par les danseurs eux-mêmes, des rencontres qui basculent soudain en scènes de groupe, des solos qui naissent d'un isolement. Appliquée à *Funkier than a Mosquito*, cette approche donne à la pièce une texture particulière : on sent des individualités qui s'inventent ensemble, plutôt qu'un corps de ballet qui exécute. L'objectif avoué du chorégraphe – donner envie au public de monter sur scène – en dit long sur l'énergie communicative qu'il cherche à instaurer.

Il y a pourtant un risque, et il serait malhonnête de le taire : à force de jouer sur la corde de l'instant, la pièce peut par moments donner l'impression de se chercher encore, de ne pas tout à fait trouver la tension qui la ferait tenir de bout en bout. Mais c'est peut-être aussi le prix de cette démarche, et la compagnie niçoise montre une plasticité réjouissante à se prêter à cet exercice d'équilibriste.

Ce qui unit finalement les deux pièces, au-delà de leurs différences évidentes, c'est une même confiance dans le danseur comme sujet, et non simple exécutant. Maillot transmet lui-même son œuvre aux interprètes, laissant résonner leur personnalité et leur énergie dans la pièce ; Mandafounis leur donne des outils pour écrire leurs propres phrases. Entre les deux, **Pontus Lidberg** dessine une direction artistique qui assume l'héritage classique tout en ouvrant grand la porte à la création contemporaine.



CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l’Opéra, le 17 octobre 2026. « Opus 40 » par J.C. MAILLOT et « Funkier than a Mosquito » par Ioannis MANDAFOUNIS (et le Ballet de l’Opéra de Nice Côte d’Azur). Crédit photo (c) Nathalie Sternalski

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 26 avril 2023. « La Belle » par Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo

Qui pourrait encore croire, en 2023, que *La Belle au bois dormant* se réduit à un baiser sauveur et à un « *ils vécurent heureux* » ? Certainement pas Jean-Christophe Maillot, qui, avec sa *Belle* (d'après *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski) signe l'un des ballets les plus fascinants du répertoire contemporain. La représentation du 26 avril au *Grimaldi Forum* de Monaco en a offert la preuve éclatante : cette œuvre, créée en 2001, est plus vivante, plus troublante et plus magnétique que jamais.

Maillot, en chorégraphe-conteur hors pair, ne se contente pas de revisiter le classique de Petipa : il le pulvérise pour en extraire la substantifique moelle. Il s'empare de la version originelle de Perrault, souvent gommée par les adaptations édulcorées, pour dévoiler ce que le conte a de plus sombre, de plus charnel et de plus tragique. L'histoire ne s'achève pas avec un mariage, mais se poursuit dans une atmosphère de tension psychologique où la menace rôde, incarnée par une Carabosse dont le personnage, mêlé à celui de la mère du Prince, brouille les pistes du bien et du mal.

Visuellement, le spectacle est un choc esthétique des plus

heureux. L’espace scénique, signé **Ernest Pignon-Ernest**, joue de volumes symboliques saisissants, comme cette fameuse bulle transparente où la Belle, telle une princesse lunaire, fait son entrée. Le pari est risqué, l’effet est magique, la rendant à la fois protégée et prisonnière de son propre monde. Les costumes, vibrants de couleurs et de caractère, opposent avec intelligence l’univers acidulé et fantaisiste des « *Pétulants* » au monde plus sombre et rigide des « *Crochus* », créant un choc des contraires qui nourrit le récit.



Mais c’est dans la danse elle-même que la révolution de Maillot est la plus éclatante. Adieu la gestuelle académique figée de l’œuvre originelle. La chorégraphie est un langage neuf, mouvant, où le néo-classicisme se teinte d’angularités brutales et d’abandons sensuels. Le geste est acéré, érotique, parfois brutal, traduisant avec une éloquence rare le tumulte

des pulsions et des désirs. On pense à ce moment d'anthologie où les prétendants, d'une danse virile et provocatrice, assaillent la bulle protectrice, jusqu'à la briser et confronter la Belle à la dure réalité du monde. C'est un passage d'une intensité dramatique et chorégraphique renversante, une métaphore puissante du passage à l'âge adulte et de la perte de l'innocence.

Dans ce cadre d'une modernité éclatante, les interprètes sont tout simplement sublimes. La Belle d'**Olga Smirnova** est une révélation. L'ancienne étoile du *Bolchoï*, aujourd'hui au *Het Nationale Ballet* d'Amsterdam est une incarnation de grâce, de fragilité et de force. Sa technique, d'une pureté absolue, n'est jamais gratuite ; elle est au service d'une expression où l'on voit la jeune fille naïve s'effacer devant la femme amoureuse et maîtresse de son destin. Son pas de deux avec le Prince, interprété par un **Alexis Oliveira** tout en noblesse, atteint des sommets d'émotion. Leur duo, d'une sensualité exacerbée et d'une fluidité rare, transcende le simple baiser du conte pour devenir un hymne à l'amour et à la liberté retrouvée.

La Belle des **Ballets de Monte-Carlo** est une véritable expérience immersive, un rêve éveillé qui nous confronte à nos peurs et à nos désirs les plus enfouis. En décapsulant le mythe pour en révéler la fêlure, **Jean-Christophe Maillot** signe une œuvre magistrale, dont la beauté vénéneuse et l'intelligence narrative continuent de nous ensorceler, bien au-delà du rideau tombé.



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 26 avril 2023. « La Belle » par J. C. MAILLOT et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero